

leurs agricoles se verra privée de son salaire et sera bientôt condamnée à mourir de faim ou contrainte d'émigrer vers les pays étrangers."

Disons d'abord que l'émigration est déjà faite, qu'elle est un fait accompli, qu'elle a même précédé de plusieurs années l'introduction des machines en agriculture et que si les idées de la nationalité canadienne ne s'améliorent pas, elle continuera encore longtemps, que l'on emploie le travail mécanique ou que l'on ne l'emploie pas.

Puis, est-il bien vrai que le travail mécanique soit destiné à priver de leurs salaires les ouvriers agricoles? Écoutez ce que répond à cette question un savant économiste: "On peut se rassurer, dit-il. L'invasion des machines ne sera jamais aussi subite pour que l'effet soit sensible partout à la fois; l'extrême lenteur est ici plus à craindre que la précipitation. Dans tous les cas, on peut être certains que la somme de travail ne sera pas diminuée; les bras devenus libres seront employés à d'autres travaux qu'on ne fait pas aujourd'hui, et qui augmenteront d'autant la production; c'est ce qui arrive toujours en pareil cas. Dans toutes les industries où a pénétré l'emploi des machines, les salaires ont monté au lieu de baisser; il en sera de même dans l'industrie rurale..."

Les Etats-Unis nous offrent à l'appui de ce dernier fait la démonstration la plus complète. De tous les pays du monde, les Etats-Unis sont celui qui emploie le plus de machines de toutes sortes; cependant les salaires y sont plus élevés que partout ailleurs, et même cette élévation de salaires est telle que notre classe ouvrière nous abandonne pour aller travailler dans les manufactures américaines. Nos cultivateurs peuvent donc, sans crainte de nuire à leurs compatriotes, adopter dès qu'ils le pourront les machines, les substituer au travail mensuel et réaliser ainsi l'immense économie que cette substitution peut leur procurer.

A cette assertion si nettement formulée, nous pouvons ajouter de nombreux faits pris partout autour de nous, dans l'agriculture aussi bien que dans toutes les industries. Citons d'abord les machines à battre.

La Province de Québec n'a pas été la première à adopter ces précieuses machines. Depuis plus de vingt ans les pays plus avancés en agriculture les employaient généralement et nous conservions encore l'antique fléau. Mais enfin, grâce à l'initiative de quelques agriculteurs intelligents, les machines à battre furent introduites, et leurs qualités reconnues. Simplifiées et mises à la portée de toutes les bourses par une foule de constructeurs canadiens, elles se répandirent bientôt dans toutes les localités et aujourd'hui il est rare de rencontrer un cultivateur, possédant au moins quarante arpents de terre, chez lequel ne se trouve pas une machine à battre.

Les prédictions n'ont certes pas manqué lors de l'introduction de ces machines, les mêmes inquiétudes se sont produites et l'on a accusé les machines à battre de tendre à enlever toute occupation aux ouvriers agricoles dont le battage au fléau était la seule ressource en hiver. Aucune de ces prédictions, aucune de ces inquiétudes, aucune de ces accusations ne se sont réalisées. Depuis cette époque, les salaires d'hiver n'ont pas baissé, au contraire ils n'ont qu'augmenté dans une forte proportion, tellement qu'aujourd'hui ils sont près de quatre fois plus élevés qu'ils n'étaient alors. En même temps que les salaires augmentaient la richesse des cultivateurs suivait la même progression.

Dans l'industrie, l'influence des machines a été plus grande encore. Autrefois une population immense était employée au cardage, au filage et au tissage de la laine et du

lin. Aujourd'hui des mécanismes nombreux sont venus franchir cette foule de pauvres misérables usant leur santé et leur vie dans un travail ingrat et meurtrier. Le cardage et le filage mécaniques, donnent maintenant vingt fois plus de produits qu'il n'en donnait alors, les prix de revient ont diminué, et, tout en faisant plus de profits, l'industriel a pu vendre à plus bas prix. On aurait cru que la substitution des machines au travail manuel eût jeté sur le pavé toute la population qui vivait de cette industrie. Pas du tout: pour dix travailleurs il y en a maintenant cent, et le prix de la journée a triplé. C'est qu'au lieu de se borner à travailler la laine et le lin, on travaille de plus maintenant le coton que nous importons à peu de frais des pays producteurs. Grâce encore au progrès de la mécanique.

Ceci nous conduit à parler d'une autre innovation exceptionnellement précieuse; c'est l'introduction de la vapeur comme moteur. Avec cette force nouvelle et si puissante, les transports par eau ont augmenté en rapidité, en même temps qu'ils se faisaient avec plus d'économie. Puis vinrent les chemins de fer qui rapprochèrent les peuples, firent disparaître les distances et augmentèrent dans une immense proportion toutes nos relations commerciales.

L'agriculture fut, parmi nos industries nationales, une de celles qui profitèrent le plus de ces précieux avantages. Avant l'amélioration des voies de communication et des moyens de transport, les produits agricoles se vendaient difficilement. Les grains qui formaient alors la presque totalité de la production restaient des années dans les greniers, faute d'acheteurs; bon nombre de cultivateurs ne trouvaient pas à vendre leurs blés, et l'avoine était rarement payée plus de trente sous le minot. L'exportation du beurre était presque nulle. Aussitôt que les voies de communication s'améliorèrent, aussitôt que de nouveaux moyens de transport furent introduits tout changea de face, les produits agricoles trouvèrent de nombreux acheteurs et les ventes furent faites aux prix les plus avantageux. Tout le monde en profita, le commerçant aussi bien que l'industriel, le cultivateur comme le travailleur.

Ne disons donc pas que l'introduction des machines en agriculture aura pour effet d'enlever aux ouvriers agricoles le travail au moyen duquel ils gagnent leur pain de chaque jour; qu'elle les condamnera à mourir de faim ou à s'entretenir, n'entretenons aucune inquiétude à cet égard.

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit et tout le monde le sait, la main-d'œuvre est trop rare dans nos campagnes. Les travaux de culture se font avec une excessive lenteur; rien ne s'exécute en temps convenable. Les derniers semis se font trop tard, le fauchage des foins et la récolte des grains ne se terminent que lorsque les produits sont parvenus à leur complète maturité, et l'agriculture fait des pertes énormes tant sur le rapport de la qualité que sous celui de la quantité.

Cette année, par exemple, dans nos localités, de grandes étendues de terrain sont restées incultes faute de temps de bras pour les ensemençer, et même les derniers grains semés ne sont pas certains de mûrir avant les gelées, parce qu'on les a mis en terre trop tard. Les fauchages ne sont pas encore terminés et cependant les fourrages sont mûrs que leurs graines tombent. Enfin, toujours dans nos bras, la récolte des grains va probablement se faire avec plus de difficulté encore que les années précédentes et nous ne serions pas très surpris si une partie de nos céréales restaient sous la neige.

Avec de bonnes machines la plupart de ces inconvénients aurait pu être évitée. Avec un bon semoir, par exemple, on